MARIE HERMANSON

Zone B

roman traduit du suédois
par Johanna Chatellard-Schapira



actes noirs
ACTES SUD

“ACTES NOIRS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Daniel reçoit une lettre inattendue. Son frère jumeau Max, dont il n’a pas eu de nouvelles depuis des années, lui demande de venir le voir à Himmelstal, dans une maison de repos perdue au coeur des Alpes suisses. La raison du séjour de son frère reste obscure, mais selon Max, il s’agit juste d’un havre de paix paradisiaque pour les gens fortunés.

Prétextant une affaire extrêmement urgente à régler, il propose à Daniel de se substituer à lui pour quelques jours. La perspective d’un petit séjour dans un établissement luxueux ne déplaît pas à Daniel et les deux frères échangent leur identité. Or lorsque Daniel comprend que Himmelstal n’est pas une clinique ordinaire, où les patients se remettent d’un simple *burn-out*, mais un endroit complètement coupé du reste du monde, il est trop tard ; il est pris au piège.

Masques d’apparence troublants, sourires un peu trop insistants, contours imprécis d’une doctrine inintelligible, les sombres lois de la vallée vont bientôt se révéler à lui dans toute leur perversité. À Himmelstal, personne n’est celui qu’il prétend…

Avec une subtilité déconcertante, Marie Hermanson instaure un huis clos twinpeaksien et capture le lecteur dans les rets d’un thriller à double fond.

MARIE HERMANSON

Marie Hermanson, née à Göteborg en 1956, est une auteur et journaliste suédoise. Elle a été publiée pour la première fois en France au Serpent à plumes, en 2009, avec La Plage. Zone B *est son dixième roman.*

DU MÊME AUTEUR

LA PLAGE, Le Serpent à plumes, 2009.

Photographie de couverture :
© Claudia Rogge avec l'aimable autorisation de la galerie Voss

Titre original :
Himmelsdalen
Éditeur original :
Albert Bonniers Förlag, Stockholm
© Marie Hermanson, 2011
publié avec l'accord de Nordin Agency

© ACTES SUD, 2014
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02914-2

MARIE HERMANSON

Zone B

roman traduit du suédois
par Johanna Chatellard-Schapira

ACTES SUD

La méchanceté n'est qu'une sorte d'inhabileté.

Bertolt Brecht,
La Bonne Âme du Se-Tchouan.

PREMIÈRE PARTIE

1

Quand Daniel reçut la lettre, il crut d'abord qu'elle venait de l'Enfer.

C'était une épaisse enveloppe en papier kraft grossier. L'expéditeur n'avait pas pris la peine de préciser son nom ni son adresse, mais ceux du destinataire figuraient en majuscules, quelques lignes jetées en hâte dans lesquelles Daniel reconnut les pattes de mouche de son frère.

Pourtant il peinait à croire que la lettre fût de Max. Son frère ne lui avait jamais écrit, ne serait-ce qu'une carte postale. Les rares fois où il donnait des nouvelles, il téléphonait.

Évidemment, ce n'était pas le mot *Enfer** qui se trouvait sur le timbre étranger, comme il l'avait cru avec un frisson glacé, mais *Helvetia*.

Muni de la lettre, Daniel se rendit dans la cuisine pour allumer la cafetière. Le soir, il dînait d'une tasse de café et de quelques tartines. Il déjeunait tous les jours au réfectoire de l'école et, quand il rentrait chez lui, dans la solitude de son petit studio, il n'avait pas le courage de faire la cuisine.

Tandis que la vieille cafetière faisait entendre son chuintement, il prit un couteau pour ouvrir l'enveloppe avant de s'interrompre, les mains tremblantes. Il manquait d'air, comme si quelque chose se trouvait coincé dans sa gorge. Ne tenant plus sur ses jambes, il s'assit.

* Jeu de mots intraduisible en français. L'enfer se dit *Helvete* en suédois. L'auteur joue sur la similitude entre *Helvete* et *Helvetia*, qui désigne la Suisse sur les timbres-poste. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

Cette lettre, avant même d'avoir révélé son contenu, suscitait en lui des sentiments identiques à ceux qui le submergeaient autrefois en voyant Max : une joie intense de voir son frère après une longue attente, le désir de se précipiter vers lui pour le serrer dans ses bras, mêlés à une inquiétude diffuse, lancinante, qui le clouait sur place.

— Au moins, j'arrive à déchiffrer son écriture, pensa tout haut Daniel d'une voix résolue qui semblait appartenir à quelqu'un d'autre.

Une personne qui, contrairement à lui, ne serait pas le jouet de ses émotions.

D'une main ferme, il saisit le couteau et déchira l'enveloppe.

2

Assise face à la grande baie vitrée, Gisela Obermann contemplait la falaise par-delà la vallée. Sa surface lisse, parsemée de touches noires, avait la blancheur écrue du papier. Elle se surprit à essayer d'y déchiffrer des signes.

Une rangée de pins se dressait crânement au bord de la falaise. Certains, s'étant aventurés trop loin, pendaient dans le vide telles des allumettes brisées.

Tandis que les visages assemblés autour de la longue table s'estompaient dans le contre-jour, le ton des voix baissa d'un coup, comme si quelqu'un avait tourné le bouton d'une radio.

— Il y a des visites cette semaine ? demanda quelqu'un.

Elle avait la gorge sèche et se sentait lasse, littéralement exténuée. Probablement à cause du vin qu'elle avait bu la veille. Mais pas seulement.

— Oui, répondit le Dr Fischer. Un parent de Max. C'est tout, je crois.

Surprise, Gisela sortit de sa torpeur.

— Qui est-ce ?

— Son frère.

— Ah bon, je croyais qu'ils n'avaient plus aucun contact.

— Ça ne pourra que lui faire du bien, dit Hedda Heine. C'est la première visite qu'il reçoit depuis qu'il a été admis chez nous, n'est-ce pas ?

— C'est possible.

— C'est exact, confirma Gisela. Voilà une excellente nouvelle. Max se trouve dans une bonne passe. Il a l'air plutôt en

forme ces derniers temps. Ce sera certainement bénéfique pour lui de recevoir la visite de son frère. Quand arrive-t-il ?

— Il devrait être là dans l'après-midi, ce soir au plus tard, répondit Karl Fischer en rassemblant ses papiers, les yeux rivés sur l'horloge. Avons-nous terminé ?

Un homme d'une quarantaine d'années, à la barbe rousse, agita vivement la main.

— Rien de nouveau concernant Mattias Block ?

— Non, malheureusement. Mais nous poursuivons les recherches.

Typique, se dit Gisela Obermann. Le frère de Max arrive aujourd'hui, et personne ne se donne la peine de me prévenir, moi, son médecin.

Voilà exactement comment les choses se passaient, ici. Ce n'était pas étonnant qu'elle soit si fatiguée. Son énergie, qui avait toujours anéanti toute opposition à coups de profondes entailles, perdait ici tout son tranchant. Elle rebondissait sur les murs qui l'entouraient pour revenir vers Gisela et se volatiliser.

3

Daniel suivit le flot de voyageurs jusqu'à la sortie de l'aéroport, où un groupe de chauffeurs de taxi les accueillirent avec des panneaux griffonnés au nom de leurs clients. Après les avoir parcourus du regard, il leva un doigt vers le sien et dit en allemand :

— C'est moi.

Le chauffeur hocha la tête avant de le conduire à un minibus muni de huit sièges passagers. Daniel, qui semblait être son unique client, s'installa pendant que l'homme prenait soin des bagages.

— C'est loin ?

— Au moins trois heures. Nous ferons une pause sur la route, fit le chauffeur en fermant la porte coulissante.

Laissant Zurich derrière eux, ils roulèrent le long d'un grand lac bordé de montagnes boisées. Daniel aurait voulu poser des questions au chauffeur sur le paysage qui se déroulait sous ses yeux, mais une vitre les séparait. Il se cala contre le dossier et se caressa la barbe, un geste qui chez lui relevait presque du tic.

Il fallait bien reconnaître que la sollicitude fraternelle n'était pas l'unique raison de son voyage. Financièrement, ce n'était pas vraiment le beau fixe. Son poste de professeur remplaçant prendrait fin à l'automne, lorsque l'enseignante titulaire reviendrait de son congé de maternité. Après quoi, il vivoterait en faisant des remplacements à droite et à gauche, combinés peut-être avec quelques travaux de traduction. Ce n'était pas cet été qu'il aurait les moyens de partir en vacances. Son frère avait proposé de payer le billet pour la Suisse ; une offre

qui ne se refusait pas. Après sa visite à la clinique, il se trouverait un petit hôtel dans une charmante vallée alpine, où il consacrerait sa semaine à faire des randonnées dans ces montagnes vivifiantes.

Sous ses yeux défilait une nature verdoyante. Ormes, frênes, noisetiers. Le lac était bordé de petites maisons soignées, flanquées de jolis jardins en pente. De grands oiseaux bruns semblaient flotter au-dessus de la route.

Ces dernières années, Daniel avait quasiment perdu le contact avec son frère. Comme lui, Max avait habité à l'étranger, à Londres d'abord, puis dans d'autres villes où, d'après ce que savait Daniel, il avait fait des affaires.

Depuis toujours, la vie de Max ressemblait à une montagne russe, une suite de succès et d'échecs dont il était seul responsable. Lorsqu'il se lançait dans un projet, il pouvait faire montre d'une ingéniosité impressionnante doublée d'une énergie presque surhumaine. Puis, alors que le succès était enfin là, il s'en désintéressait subitement d'un haussement d'épaules, laissant derrière lui des clients et des collaborateurs désemparés, qui se cassaient le nez sur des lignes téléphoniques coupées et des bureaux désertés.

Leur père dut le tirer d'embarras plus d'une fois. Le pauvre homme en avait vu de toutes les couleurs et peut-être était-ce, justement, le souci causé par cet enfant terrible qui le fit s'écrouler, un matin, sur le sol de la salle de bains, victime d'une crise cardiaque qui mit fin à ses jours.

Lors d'un procès, un examen psychiatrique établit que Max souffrait de troubles bipolaires, un diagnostic qui éclairait d'un jour nouveau le mystérieux chaos de sa vie, ses entreprises audacieuses, ses comportements autodestructeurs et son incapacité à entretenir une relation durable avec une femme.

De temps à autre, Daniel recevait un appel téléphonique de son frère. Ces appels se produisaient souvent à une heure insolite et Max paraissait toujours légèrement ivre.

Quand leur mère mourut, Daniel fit son possible pour joindre son frère, en vain, et l'enterrement eut donc lieu sans

lui. Max avait néanmoins eu vent de la nouvelle puisque, quelques mois plus tard, il appela pour connaître l'emplacement de la tombe afin d'y porter des fleurs. Daniel suggéra que les deux frères s'y rendent ensemble et Max promit de l'appeler lorsqu'il serait en Suède, chose qu'il ne fit jamais.

La vitre de séparation coulissa. Le chauffeur tourna légèrement la tête vers Daniel :

— Il y a une auberge à un kilomètre environ. Voulez-vous vous arrêter pour manger un morceau ?

— Non merci, mais je prendrais bien un café.

La vitre coulissa dans l'autre sens. Peu après, accoudés au bar de la petite auberge, ils sirotaient leur expresso sans mot dire, et Daniel remercia intérieurement la musique de variété qui braillait à travers les haut-parleurs. Le chauffeur fut le premier à rompre le silence :

— Vous êtes déjà venu à Himmelstal ?

— Non, jamais. Je vais rendre visite à mon frère.

Le chauffeur hocha la tête d'un air entendu.

— Vous conduisez souvent des clients là-bas ? demanda Daniel avec une pointe d'hésitation.

— De temps en temps. On voyait plus de monde dans les années 1990. À l'époque, c'était une clinique de chirurgie esthétique. Bon Dieu ! Vous auriez vu certains passagers, on aurait dit des momies. Tout le monde n'avait pas les moyens de rester à la clinique jusqu'à ce que les plaies soient cicatrisées. Il y avait cette femme, je me souviens. On ne voyait que ses yeux entre les bandages. Et quels yeux ! Gonflés, pleins de larmes, tellement tristes. Elle avait si mal qu'elle a pleuré durant tout le trajet. Quand on s'est arrêtés ici – je m'arrête toujours ici, c'est exactement à mi-chemin de Zurich – elle n'est pas sortie de la voiture. J'ai dû lui apporter un jus d'orange qu'elle a bu à la paille, assise sur la banquette arrière. Son mari avait pris une jeune maîtresse, et c'était pour le récupérer qu'elle s'était fait faire un lifting. Imaginez donc ! "Ne vous inquiétez pas, je lui ai dit en lui prenant la main, vous allez être belle comme le jour." C'est pas Dieu possible des choses pareilles !

— Et aujourd'hui, c'est quel genre de clinique ? demanda Daniel.

Le chauffeur s'interrompit au beau milieu de son geste, la petite tasse d'expresso en suspens, et lui lança un regard rapide.

— Votre frère ne vous a pas dit ?

— Il n'a pas donné de détails. Je crois qu'il a mentionné une clinique de réhabilitation.

— C'est ça, tout à fait ça. Le chauffeur hocha énergiquement la tête et posa la tasse sur la soucoupe. On y va ?

La voiture avait à peine démarré que Daniel s'assoupit. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il vit qu'elle roulait dans une vallée étroite aux prairies baignées par la lumière du soir. Jamais auparavant il n'avait vu une teinte de vert aussi intense, au point de paraître quasiment artificielle, comme si elle avait subi une transformation chimique. Peut-être était-ce dû à la lumière.

La vallée se rétrécit et le paysage se modifia. À droite, la route se flanqua d'une falaise presque verticale, qui éclipsa le soleil, de sorte que l'intérieur de la voiture fut plongé dans une demi-obscurité.

Soudain, le chauffeur freina. Un homme portant une casquette et une chemise d'uniforme à manche courte leur barrait le passage. Derrière lui, on apercevait une barrière baissée. Une camionnette était garée un peu plus loin, d'où s'approchait un deuxième homme en uniforme.

Le chauffeur baissa la vitre et échangea quelques mots avec l'un des hommes, pendant que son collègue inspectait le coffre. La vitre de séparation empêchait Daniel d'entendre ce qui se disait. Il baissa la vitre côté passager et tendit l'oreille. Le ton de l'homme était aimable. La conversation semblait porter sur le temps. Il parlait un dialecte allemand, difficile à comprendre.

S'approchant de la vitre arrière, il demandait maintenant à Daniel de lui montrer son passeport. Ce dernier obtempéra. L'homme dit quelque chose que Daniel ne comprit pas.

— Vous pouvez descendre, traduisit le chauffeur, qui s'était retourné et avait ouvert la vitre de séparation.

— Je dois descendre ?

Le chauffeur acquiesça d'un signe de tête encourageant.

Daniel descendit de voiture. Il se tenait tout près de la falaise, tapissée de mousse et de fougères, d'où montait ici et là le murmure d'un ruisseau. Il respira l'odeur mordante et fraîche de la montagne.

L'homme sortit un détecteur de métal qu'il agita autour de Daniel.

— Vous avez fait un long voyage, constata-t-il de son ton aimable en lui rendant son passeport.

Son collègue, qui venait de fouiller la valise de Daniel, la replaça dans le coffre dont il claqua la porte.

— Oui, je suis arrivé de Stockholm en avion ce matin.

L'homme au détecteur de métal se pencha ensuite à l'intérieur de la voiture. Il agita rapidement son appareil sur la banquette arrière, avant de signaler d'un geste qu'il avait terminé.

— Vous pouvez remonter dans la voiture, dit le chauffeur à Daniel avec un signe de la tête.

Les hommes firent le salut militaire, et la voiture démarra pendant que la barrière se soulevait.

Désireux d'obtenir une explication, Daniel se pencha vers le chauffeur, mais ce dernier le devança :

— Contrôle de routine. Ils sont à cheval sur le règlement, les Suisses, dit-il, une main appuyée sur le bouton de commande de la vitre de séparation qui se referma devant le visage de Daniel.

À travers la fenêtre ouverte, il voyait défiler la falaise moussue qui répercutait le bruit du moteur dans un écho sonore.

Daniel s'agita sur la banquette, mal à l'aise. Le contrôle routier avait ravivé son inquiétude. Il ne se faisait aucune illusion. Max ne lui avait pas demandé de venir pour le plaisir de le voir. Il s'agissait de quelque chose d'important. Son frère avait besoin de lui, il en était convaincu.

Cela le touchait et l'attristait à la fois. Car comment pourrait-il aider son frère ? Après toutes ces années d'espoir déçu, il fallait bien se rendre à l'évidence : on ne pouvait plus rien pour Max.

Au moins, se dit Daniel pour se consoler, ce voyage était-il une preuve de sa bonne volonté. Max l'avait appelé, il avait répondu présent. Il passerait quelques heures à ses côtés, lui

prêterait une oreille attentive. Puis, il repartirait. Il ne pouvait rien faire de plus.

Le minibus effectua un virage abrupt vers la gauche. Daniel ouvrit les yeux. Des prairies montaient en pente douce, laissant parfois la place à des forêts de sapins ; plus loin, on apercevait un village et le clocher d'une église. Dans un jardin maraîcher, émergeant dans une mer de dahlias, une femme était penchée sur ses légumes. À l'approche de la voiture, elle se redressa et agita une petite pelle dans leur direction.

Au sommet de la côte, le chauffeur s'engagea sur une petite route qui cheminait au milieu des sapins. La pente se fit plus raide.

Peu après apparut la clinique, une imposante bâtisse du XIX^e^, ceinte d'un parc. Le chauffeur arrêta le minibus à l'entrée, prit la valise de Daniel dans le coffre et ouvrit la portière côté passager.

L'air qui s'infiltra dans la voiture était si pur que Daniel sentit ses poumons palpiter de surprise.

— Nous y sommes.

4

Max et Daniel étaient des vrais jumeaux. Pourtant, ils avaient failli ne pas naître le même jour. Quand l'aîné des jumeaux sortit enfin du ventre de sa mère – une femme de trente-huit ans, dont c'était la première grossesse –, après dix heures d'un travail pénible, Max, le cadet, ne semblait pas pressé de sortir. En voyant l'heure tardive, la sage-femme, qui commençait à en avoir jusque-là, poussa un soupir et se tourna vers la parturiente épuisée :

— Je crains que vous ne soyez obligée d'organiser deux fêtes d'anniversaire.

Comme Daniel, lavé et pesé, s'endormait dans son petit lit comme un enfant bien élevé, l'obstétricien jouait de la ventouse, sans parvenir à atteindre le bébé récalcitrant qui s'évertuait à lui échapper. Finalement, l'instrument agrippa les entrailles de la mère qui furent sur le point de se retourner comme un pull-over. Quand la ventouse fut enfin en place, Max, voyant qu'il n'avait plus le choix, parut se résigner. C'est alors qu'il établit l'un des nombreux records de vitesse qui allaient tant surprendre son entourage plus tard.

— C'est bon, il mord à l'hameçon…, triompha l'obstétricien.

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase que la prise, spontanément et sans aucune aide, glissa dans un flot de sang et de glaire pour atterrir directement sur ses genoux.

Il était alors minuit moins cinq. Finalement, les deux frères fêteraient leur anniversaire le même jour.

Minuit moins cinq. Que fallait-il en conclure ?

Que Max s'était évertué à être unique ? Qu'il avait cherché par tous les moyens à ne pas naître le même jour que son frère

pour se raviser à la dernière minute, favorisant la fraternité plutôt que l'individualité ?

Ou bien fallait-il y voir autre chose, comme le faisait l'entourage de Max à chaque fois que ce dernier arrivait tard, mais jamais *trop* tard, à la gare, l'aéroport ou un rendez-vous, clouant le bec à ses amis fébriles par une pirouette – *qu'attendiez-vous donc d'un homme qui est né à minuit moins cinq ?* – et un éclat de rire : un numéro d'équilibriste, toujours sur le fil du rasoir, dans l'unique but d'attirer l'attention.

Les garçons passèrent les premières années de leur vie dans la maison familiale à Göteborg, entre leur père, un homme d'affaires ayant prospéré dans l'industrie électronique, et leur mère qui, jusqu'à la naissance des jumeaux, avait suivi de vagues études de sciences humaines.

Dès le début, la différence entre les deux garçons était frappante.

Daniel mangeait avec appétit, ne pleurait pas plus que de raison et présentait une courbe de poids exemplaire.

Max, quant à lui, était un bébé au développement tardif qui, à l'âge de vingt mois, ne manifestait pas la moindre velléité ni de parler ni de se mouvoir, au grand dam de sa mère. Elle se rendit donc dans sa ville natale d'Uppsala pour y consulter une femme pédiatre de renom. En observant les deux garçons, celle-ci ne tarda pas à trouver une explication. Dès que Max posait les yeux sur l'un des jouets répartis dans le cabinet de la pédiatre pour les besoins de son étude, Daniel se précipitait sur ses petites jambes potelées pour le lui apporter.

— Vous voyez bien, dit la pédiatre à la mère, pointant successivement son stylo vers les deux garçons. Max n'a pas *besoin* d'aller chercher le jouet, puisque Daniel le fait à sa place. Est-ce qu'il parle aussi à la place de son frère ?

La mère acquiesça. Non seulement Daniel, par une sorte d'étrange télépathie, comprenait les besoins et les sentiments de son frère, mais il était capable de les traduire parfaitement au reste du monde malgré son vocabulaire limité. Il pouvait signaler si Max avait soif, chaud, ou si sa couche était pleine.

Cette relation symbiotique alarma la pédiatre, qui suggéra de séparer les jumeaux quelque temps.

— Max n'éprouvera jamais le besoin ni de marcher, ni de parler, si son frère lui donne toujours ce qu'il veut, expliqua-t-elle.

La mère fut d'abord réticente à la perspective d'une séparation qui, sans aucun doute, affecterait ses enfants. Ils étaient si proches l'un de l'autre. Pourtant, elle s'en remettait entièrement au médecin – une autorité non seulement en pédiatrie, mais aussi en psychologie infantile –, et la longue discussion qui s'ensuivit avec son mari, qui voyait cette séparation d'un bon œil, acheva de la convaincre. Il fut décidé que les garçons seraient séparés pendant l'été. Le père, qui était en congé, s'occuperait de Max dans leur maison de Göteborg, pendant que la mère emmènerait Daniel chez ses parents, à Uppsala. À en croire la pédiatre, la croissance des enfants s'accélérait pendant l'été, période durant laquelle ils étaient plus réceptifs aux changements.

La première semaine de séparation, les deux garçons hurlèrent de désespoir.

La deuxième semaine, Daniel entra dans une phase plus calme. Il prenait conscience des avantages qu'il y avait à être enfant unique, et appréciait l'attention de sa mère et de ses grands-parents.

Max, de son côté, continuait de crier. Jour et nuit. Son père, totalement dépassé par les événements, paraissait de plus en plus angoissé chaque fois qu'il parlait à sa femme au téléphone. Celle-ci fut tentée d'abandonner l'expérience et appela la pédiatre, qui l'en dissuada avec force. Le père devait se faire assister d'une nourrice.

Mais trouver une nourrice en plein été n'était pas chose aisée. Pour la mère, il était hors de question de confier son fils à n'importe qui. Une adolescente négligente et immature, déterminée à se faire de l'argent de poche coûte que coûte, ne ferait jamais l'affaire.

— Je vais voir ce que je peux faire, répondit la pédiatre devant les protestations de la mère.

Elle rappela quelques jours plus tard pour recommander une certaine Anna Rupke. Âgée de trente-deux ans, Anna avait été infirmière auprès d'enfants souffrant d'un handicap mental, avant de poursuivre des études de psychologie et de pédagogie,

fascinée par le psychisme des enfants. Préparant actuellement son doctorat, elle avait suivi des cours donnés par la pédiatre, qui avait été fort impressionnée par les dispositions et l'engagement de son étudiante. Si la famille pouvait loger la jeune femme, qui habitait à Uppsala, cette dernière ne voyait aucun inconvénient à s'installer à Göteborg durant l'été pour prendre soin du petit Max.

Deux jours plus tard, Anna Rupke emménageait dans la chambre d'amis de la maison familiale. Sa présence fut un immense soulagement pour le père des garçons. Aucunement dérangée par les hurlements de Max, elle pouvait tranquillement lire un rapport de recherche pendant que l'enfant, assis par terre, criait à faire trembler les murs. De temps à autre, le père entrait dans la chambre sur la pointe des pieds, préoccupé par les pleurs de son fils. Le garçon souffrait peut-être d'une maladie grave ? Mais Anna de secouer la tête avec un sourire supérieur.

Mais il devait avoir faim ? Il n'avait rien mangé de la journée.

Sans lever les yeux de son rapport, Anna désigna de la main le biscuit posé sur un petit tabouret, à quelques mètres du garçon. C'était le biscuit préféré de Max. Résistant à l'envie d'aller le chercher lui-même pour le donner à son fils, le père retourna dans son bureau, à l'étage supérieur, et supporta les cris de Max pendant une heure encore. À l'instant précis où il se disait qu'il ne pourrait plus les endurer une seule seconde de plus, les hurlements cessèrent. Il dévala les marches quatre à quatre, effrayé à l'idée que le garçon ait pu s'évanouir de faim ou d'épuisement.

Ouvrant la porte de la chambre, il aperçut son fils, très en colère, qui se traînait à plat ventre jusqu'au tabouret, le regard rivé au biscuit avec un air d'intense concentration. Après s'être agrippé au tabouret, Max se souleva d'un coup sec et rageur et attrapa le biscuit. Puis il mordit dedans à pleines dents et, la bouche pleine, se retourna pour les gratifier d'un sourire de triomphe si large qu'il laissa tomber la moitié du biscuit.

Anna Rupke lança au père un regard entendu, avant de se replonger dans sa lecture.

La semaine suivante fut intense. Grâce à la technique éprouvée du biscuit, Max passa comme une flèche par toutes les

étapes du développement moteur et, à la fin de la semaine, il marchait.

La semaine qui suivit, Anna s'attaqua au langage. Au début, Max communiquait de sa façon habituelle, c'est-à-dire en criant et en montrant du doigt. Au lieu de se précipiter et de tenter par tous les moyens de trouver l'objet du désir, Anna restait tranquillement assise à feuilleter ses livres. Ce n'est qu'une fois que le garçon avait prononcé le mot correct qu'il était récompensé. En effet, Max possédait un vocabulaire passif très étendu, comprenant de manière troublante presque tout ce qu'on disait. Il ne lui était simplement pas venu à l'esprit de l'utiliser pour parler.

À la fin de l'été, les deux frères furent à nouveau réunis.

Ils donnèrent l'impression de ne pas se reconnaître.

Daniel se comporta comme il l'eût fait face à n'importe quel enfant qu'il ne connaissait pas, avec timidité et retenue.

Quant à Max, il considérait son frère comme un intrus, jusqu'à se montrer agressif lorsque Daniel s'emparait des jouets qu'il considérait comme sa propriété privée. (Une réaction qui n'était pas entièrement imprévue, dans la mesure où "mon" était le premier mot que Max eût prononcé, suivi de "veux ça!".)

Durant la séparation, chaque parent en était malencontreusement venu à considérer le jumeau dont il avait la garde comme "son" garçon. La famille se divisait donc en deux camps à la moindre querelle. D'un côté se trouvaient Daniel et sa mère, soutenus par les grands-parents. De l'autre, il y avait le père, Anna Rupke et Max. Les uns trouvaient que Max traitait leur petit Daniel avec méchanceté ; les autres que le comportement agressif de Max était positif, car il exprimait sa volonté de se libérer de son frère.

Après l'échec des retrouvailles, il fut décidé, de concert avec la pédiatre d'Uppsala, de séparer à nouveau les garçons.

Alors qu'Anna Rupke aurait dû retourner à son doctorat, elle décida de l'interrompre pour continuer son activité de nourrice auprès de Max. Ou plutôt de pédagogue, comme elle se considérait plus volontiers. Conscient qu'Anna mettait de côté une carrière prometteuse, le père des garçons se confondit en

remerciement. Sur ce, Anna l'assura que Max constituait un cas tellement intéressant qu'il était loin d'être un obstacle pour ses recherches, bien au contraire.

De son côté, la mère retourna à Uppsala avec Daniel, et la famille vécut donc séparée tout l'automne avec, pour seul contact, les appels quotidiens retraçant les progrès des garçons.

Ils devaient tous être de nouveau réunis à Noël, mais à ce stade, la fracture familiale était si profonde qu'elle paraissait impossible à réparer. Il se trouve en effet que le père, durant la longue séparation des époux, avait entamé une liaison avec la nourrice de son fils.

Il aurait été incapable de dire comment tout ceci avait commencé. Il savait seulement qu'il avait été *impressionné*. Anna savait s'y prendre avec Max ; le calme et l'intelligence dont elle faisait preuve reposaient sur une confiance infaillible en son propre jugement. C'est avec satisfaction qu'il avait découvert sa nature pragmatique et scientifique, qui n'était pas très éloignée de la sienne, et qui tranchait considérablement avec le caractère indécis et sentimental de sa femme.

Imperceptiblement, son admiration s'était muée en *attirance*. Ses hautes pommettes slaves, la fraîche odeur de shampoing qu'elle laissait derrière elle dans la salle de bains, sa façon de tordre sa chaîne quand elle réfléchissait, les bâillements sonores qui lui parvenaient de la chambre d'amis avant qu'elle s'endorme.

Peut-être suffisait-il de vivre avec une femme et de la voir s'occuper de ses enfants pour être attiré par elle ?

De son côté, la mère avait trouvé un emploi à Uppsala au cours de l'automne. Pendant que sa mère à elle s'occupait de Daniel, elle travaillait quelques heures par jour en tant que secrétaire à l'Institut des langues anciennes, où son père enseignait toujours.

Au bout d'un an, l'arrangement perdit son caractère temporaire. Les époux divorcèrent et le père se remaria avec Anna, tandis que la mère emménageait dans un appartement à dix minutes de chez ses parents.

Ainsi, les jumeaux grandirent séparément, se rencontrant une fois par an lors de leur anniversaire commun, le 28 octobre.

Tout le monde redoutait cette rencontre. Les frères se ressemblaient-ils toujours ? Quels étaient leurs points communs ? Quelles étaient leurs différences ?

Malgré leur gémellité, les deux frères conservaient leurs différences. Max était social, entreprenant, loquace ; Daniel discret et prudent. On avait du mal à croire que, à une certaine époque, Max dépendait entièrement de son frère pour obtenir ce qu'il voulait dans la vie.

Pourtant, si leur différence de caractère s'accentuait à chaque rencontre, il en était de même pour leur ressemblance physique. D'abord plus petit et plus maigre que son frère, Max l'avait rapidement rattrapé de sorte que, lorsque les jumeaux eurent atteint l'âge de trois ans, leurs courbes de croissance et de poids se suivaient au millimètre et au gramme près. La similitude des traits se fit aussi plus nette lorsque Daniel cessa d'être engoncé dans sa layette rose et que la voix de Max, d'abord aiguë et perçante, baissa au cours de sa sixième année pour atteindre le même timbre doux et agréable que celle de Daniel. Quand les garçons se rencontrèrent pour leur septième anniversaire, ils s'aperçurent, avec un mélange d'émerveillement et d'horreur, qu'ils regardaient leur propre reflet dans un miroir.

Les deux camps, Max – le père – Anna, et Daniel – la mère – les grands-parents, ne se rencontraient qu'à une seule et unique occasion : l'anniversaire des jumeaux, événement catalyseur de toutes sortes d'émotions. Les grands-parents considéraient le père comme un traître adultère. La mère critiquait l'éducation qu'Anna donnait à son fils, tandis que la jeune femme, en tant qu'experte en la matière, était bien décidée à ne pas s'en laisser conter par un amateur. Quant au père des garçons, il éprouvait un grand trouble à voir son fils en double.

Laissant les adultes à leurs disputes, les garçons exploraient le jardin, la cave ou d'autres endroits pleins de promesses. Curieux, remplis d'attentes, ils étaient attirés l'un par l'autre comme des aimants. Ils se disputaient, se séparaient et se réconciliaient ; se battaient, pleuraient, se consolaient mutuellement. Au cours d'une seule et même journée intense, les garçons subissaient de telles émotions qu'elles les laissaient épuisés la semaine suivante, souvent en proie à une forte fièvre.

À défaut de tout le reste, il y avait au moins une chose sur laquelle les adultes tombèrent d'accord : *une seule* rencontre par an suffisait amplement.

5

En pénétrant dans le hall d'entrée de la clinique, Daniel eut l'impression de se trouver dans le lobby d'un hôtel élégant au charme d'antan.

Il fut accueilli par une jeune femme, vêtue d'un tailleur bleu clair parfaitement coupé, et chaussée d'escarpins à talons mihauts. Sa tenue, son maintien et son sourire lui donnaient l'allure d'une hôtesse de l'air. D'ailleurs, lorsqu'elle se présenta, il apprit justement qu'elle était "hôtesse".

Visiblement elle savait qui était Daniel et connaissait l'objet de sa visite. Il fut prié d'inscrire son nom dans un registre recouvert d'un tissu vert, avant d'être conduit vers un petit salon au pied d'une magnifique cheminée de style Art nouveau. Celle-ci était surmontée d'une paire de vieux skis en bois disposés en croix et flanquée de deux têtes d'animaux empaillés : un chamois arborant une barbe et d'immenses cornes fendillées, ainsi qu'un renard montrant ses dents pointues.

— Votre frère sera là dans un instant, je vais l'informer de votre arrivée. Mon collègue se charge de monter vos bagages dans l'une des chambres réservées aux visiteurs.

Daniel s'apprêtait à s'asseoir lorsqu'un homme blond, en cravate et chemise de groom à manches courtes, emporta sa valise.

— Mais je ne vais pas rester, protesta Daniel. Je compte prendre une chambre d'hôtel. Peut-être pourrais-je laisser ma valise à la réception quelques heures ?

L'homme s'immobilisa et se tourna vers lui.

— Vous descendez dans quel hôtel ?

— Je ne sais pas encore. L'hôtel le plus proche fera l'affaire. Pouvez-vous m'en recommander un ?

L'homme et la femme échangèrent un regard ennuyé.

— Ce n'est pas tout près. De plus, il s'agit surtout d'hôtels de cure situés en altitude. Ils ont leurs clients réguliers et il faut souvent réserver des mois à l'avance.

— J'ai vu un village dans la vallée. N'y aurait-il pas des chambres à louer chez l'habitant ? insista Daniel.

— Nous déconseillons à nos visiteurs de loger dans le village, répondit l'hôtesse. On vous a proposé quelque chose ?

Elle souriait toujours, mais son regard s'était légèrement durci.

— Non, dit Daniel. C'était juste une idée.

L'homme se racla la gorge et déclara calmement :

— Si on vous propose une chambre au village, vous refuserez. Aimablement, mais fermement. Je vous suggère de vous installer dans l'une de nos chambres réservées aux visiteurs. C'est ce que font la plupart des gens. Vous pouvez rester ici plusieurs jours, nous ne manquons pas de chambres disponibles actuellement.

— Ce n'est pas ce que j'avais prévu.

— Cela ne vous coûtera rien. Beaucoup de visiteurs viennent de loin, il est donc juste qu'ils puissent loger ici quelques jours. Cela leur permet d'"atterrir" en quelque sorte, et d'entretenir des relations plus normales avec leurs parents. Est-ce la première fois que vous venez à Himmelstal ?

— Oui.

L'homme, qui n'avait pas lâché la valise durant toute la durée de l'entretien, semblait considérer la question comme réglée.

— Vous plairait-il de voir votre chambre et de vous rafraîchir un peu ? Nous prendrons l'ascenseur ; par ici, s'il vous plaît, dit-il en ouvrant le chemin à travers un épais tapis.

Daniel lui emboîta le pas. Peut-être était-ce une bonne idée, finalement, de passer la nuit ici, se dit-il quand l'ascenseur eut démarré. Il était tard, et il n'était pas particulièrement enthousiaste à l'idée de chercher un hôtel à cette heure avancée.

La chambre, bien qu'étroite, était lumineuse et joliment arrangée. Un vase garni de fleurs des champs ornait une table peinte en

blanc, tandis que la vue sur la vallée et les sommets enneigés comblait toutes les attentes d'un touriste en vacances dans les Alpes.

Himmelstal. La vallée du paradis. Un beau nom pour un bel endroit, pensa Daniel.

Après s'être rafraîchi au lavabo, il changea de chemise et s'étendit quelques minutes. Le lit était moderne et confortable : on sentait le lit de qualité. Daniel se leva à regret, il aurait volontiers dormi quelques heures. Mais ce serait pour plus tard, l'hôtesse avait déjà averti son frère de sa présence.

Une fois dans l'ascenseur qui le ramenait dans le hall, il prit conscience de ce qui l'avait tant troublé durant sa conversation avec le personnel de la clinique, une sensation diffuse dont il n'avait pu se défaire sans pour autant parvenir à mettre le doigt dessus : ils n'avaient pas parlé la même langue. Lui s'était adressé à eux en allemand, présumant qu'il s'agissait de leur langue maternelle, et eux avaient répondu en anglais.

Si grande était son habitude de jongler entre les langues qu'il ne s'en rendait même plus compte. Il avait simplement ressenti un manque d'harmonie, une sorte de dissonance.

Daniel avait toujours été doué pour les langues. Enfant, il avait passé beaucoup de temps avec son grand-père, qui était linguiste. Daniel et sa mère dînaient chez les grands-parents pratiquement tous les jours. Pendant que la mère et la grand-mère faisaient la vaisselle, il suivait son grand-père dans son bureau, une pièce spacieuse fleurant bon le tabac.

Assis par terre, le jeune garçon pouvait passer des heures à feuilleter les livres ornés d'images de tombes égyptiennes, de sculptures grecques et de gravures médiévales, en écoutant son grand-père lui parler des langues qui vivaient et de celles qui étaient mortes. Il apprit ainsi que les langues étaient toutes apparentées entre elles, exactement comme les êtres humains, et que l'origine des mots remontait loin, très loin dans le temps. C'était fascinant. Sans cesse il interrogeait son grand-père sur l'origine de tel mot ou de tel autre. Parfois, le vieil homme lui répondait sans hésiter ; toutefois, il lui arrivait aussi de devoir chercher le mot en question dans un livre posé sur le secrétaire.

Stupéfait, Daniel découvrait alors que les mots qu'il employait au quotidien comme la chose la plus naturelle du monde étaient en fait beaucoup plus vieux que lui, plus vieux encore que son grand-père, plus vieux même que l'antique maison avec son parquet grinçant. Ils avaient voyagé longtemps à travers les âges et les époques, avant d'atterrir brusquement dans la petite bouche de Daniel tel un papillon dans un vase. Et ils poursuivraient leur voyage longtemps après que Daniel eut lui-même disparu.

Cette passion pour les langues ne l'avait jamais quitté. Son baccalauréat littéraire en poche, il avait étudié l'allemand et le français à l'université, avant de trouver du travail comme interprète au Parlement européen, à Bruxelles et à Strasbourg.

Le fait d'exprimer à haute voix les pensées et les opinions d'autrui, souvent en contradiction avec les siennes, l'exaltait singulièrement. Quand le propos exprimé possédait un contenu émotionnel élevé, le langage parlé ne suffisait pas à transmettre le message, et Daniel faisait alors parler ses mains et son visage. Dans ces moments-là, il était une marionnette enfilée sur la main du marionnettiste. Son âme semblait sortir de son corps. Sa voix se transformait et des muscles de son visage jusque-là inconnus se mettaient en mouvement. Aha, se disait-il, fasciné, ainsi je sais ce que ça fait d'être toi !

À l'issue d'une discussion particulièrement intense, il avait souvent besoin d'un court instant de récupération avant de pouvoir redevenir lui-même. Durant une seconde vertigineuse, il avait l'impression de n'être plus personne.

Souvent, on le confondait avec la personne dont il était l'interprète. Parfois des interlocuteurs rétifs s'adressaient à lui sèchement, comme s'ils avaient en face d'eux un prolongement de leur adversaire.

Le contraire se produisait aussi : la sympathie inspirée par un interlocuteur rejaillissait sur lui. C'était justement grâce à ce phénomène, Daniel en était persuadé, qu'il avait pu attirer l'attention de celle qui allait être sa femme.

Emma était juriste, spécialiste en droit international de l'environnement. La mission de Daniel consistait à interpréter une discussion entre elle et un expert en matière de protection des

eaux, un élégant monsieur allemand dans la force de l'âge, doté d'une puissante charge érotique. Au cours de la discussion, la fusion presque surnaturelle qui s'opéra entre l'interprète et l'expert fut telle que Daniel put deviner les mots que l'Allemand allait dire avant même qu'il les eût prononcés.

Daniel ne fut pas le seul à ressentir cette fusion. Emma, qui semblait elle aussi les considérer comme une seule et même personne, poursuivit la discussion avec Daniel après le départ de l'expert, persuadée de s'adresser à son interlocuteur *réel*, et non pas à une pâle copie. Le jeune homme dut sans cesse lui rappeler qu'il ne connaissait rien à la protection des eaux. Mais la discussion était amorcée. Elle glissa vers d'autres sujets, se poursuivit lors d'un dîner passablement arrosé dans un petit restaurant italien, avant de s'achever dans la chambre d'hôtel d'Emma. Durant leur nuit d'amour, elle s'amusa une ou deux fois à l'appeler *"mein Herr"*, ce qui ne fut pas du goût de Daniel.

Même après leur mariage, il ne put se défaire de la sensation que sa femme l'avait pris pour un autre, et qu'elle était déçue chaque fois qu'il lui rappelait son erreur.

Jusqu'au jour où il s'aperçut qu'elle le trompait avec un biologiste de Munich, et ils divorcèrent.

L'année suivante, Daniel sombra dans une profonde dépression dont il ne comprit pas vraiment la cause. Il s'était remis de son divorce avec une étonnante rapidité et, avec le recul, il en arriva même à le considérer comme une bonne chose. Il était apprécié dans son travail, gagnait bien sa vie et habitait un appartement moderne dans le centre de Bruxelles. Il entretenait des liaisons sans lendemain avec des femmes axées sur leur carrière qui, comme lui, fuyaient les relations sérieuses. En fait, il avait tout pour être heureux. Jusqu'au jour où il fut frappé par une révélation : sa vie n'avait aucun sens. Ses relations étaient aussi volatiles que l'air ; chaque mot qu'il prononçait dans son travail appartenait à un autre. Mais qui était-il au juste ? Une marionnette, rien de plus ; qui faisait des courbettes quelques heures par jour avant d'être jetée dans un placard. C'était son métier d'interprète qui lui donnait vie, mais une vie factice, qui ne lui appartenait pas.

Cette révélation frappa Daniel un matin, devant le kiosque à journaux où il s'était arrêté sur le chemin du travail. Immobile, la main tendue pour payer, il semblait changé en statue de pierre. Son regard se fixa sur les pièces, sur la main qui les tenait, puis sur le reste de son corps. Lorsque son tour arriva, sa bouche fut incapable de proférer le moindre son. Alors, il remit les pièces dans sa poche et s'affala sur le premier banc venu, en proie à une immense fatigue. Malgré un emploi du temps chargé, il n'avait absolument pas la force de travailler.

Il fut arrêté pendant deux mois. "Dépression", mentionnait le certificat médical. Personnellement, il savait qu'il s'agissait de quelque chose de bien pire : une terrible lucidité. Une révélation quasi religieuse. Certains voyaient la lumière ; lui, il avait vu l'obscurité. Il était comme un saint, touché par un sentiment de vérité absolue. Le voile trompeur de l'existence était tombé, lui révélant qui il était vraiment. Malgré la violence de la révélation, il en fut profondément reconnaissant, et trembla à l'idée qu'il aurait pu passer le reste de sa vie à vivre dans le mensonge.

Daniel démissionna, retourna dans sa ville natale d'Uppsala, et trouva un poste de professeur remplaçant dans un lycée. Évidemment, il ne gagnait pas autant qu'à Bruxelles, mais cela ferait l'affaire, le temps de mettre un peu d'ordre dans sa vie.

Quand il ne travaillait pas, il jouait à des jeux vidéo. C'était au début un passe-temps comme un autre, mais il devint rapidement accro. Plus sa vie lui semblait fade, plus les mondes fictifs de *World of Warcraft* ou *Grand Theft Auto* paraissaient vivants. Le lycée s'était transformé en une gigantesque salle d'attente où, tel un somnambule, il débitait des conjugaisons et donnait le change à ses collègues, brûlant d'impatience de voir arriver la fin de la journée. Le soir, il tirait les stores de son petit studio, allumait l'ordinateur et retrouvait cette vie imaginaire qui, elle seule, parvenait à faire battre son cœur et bouillonner son cerveau. En allant se coucher aux premières heures du jour, épuisé par des combats acharnés et des fuites vertigineuses, il était toujours surpris de constater qu'il pût s'emballer à ce point pour un monde qui n'existait pas, quand la réalité le laissait totalement indifférent.

6

Daniel venait de sortir de l'ascenseur et se dirigeait vers le petit salon près de la cheminée quand la porte d'entrée s'ouvrit brusquement pour laisser passer Max.

C'était précisément le moment qu'il redoutait. Il avait beau avoir vécu cette scène d'innombrables fois – aller à la rencontre de soi-même, regarder au fond de ses propres yeux, contempler les traits de son propre visage –, il ne s'y habituerait jamais.

À son grand soulagement, il n'eut pas à revivre l'expérience. L'homme qui s'avançait vers lui sous le lustre de cristal lui paraissait familier, certes, mais d'une manière vague, comme un lointain souvenir.

Daniel se caressa la barbe d'un geste rapide, comme pour s'assurer qu'elle n'avait pas disparu. Un bouclier souple, mais efficace, qui protégeait son visage sensible.

Hâlé, les cheveux courts, vêtu d'un bermuda, d'un polo et de sandales, Max aurait pu être pris pour un touriste. Le sourire éblouissant dont il gratifia Daniel acheva de convaincre ce dernier que son frère se trouvait dans sa phase exaltée. Il avait déjà eu cette impression en lisant sa lettre, mais il est vrai qu'elle avait été écrite un mois plus tôt, une éternité eu égard à l'humeur changeante de Max. En quelques heures, il pouvait passer d'une apathie morose à une irritation frôlant l'agressivité. Mais aujourd'hui, donc, il était d'excellente humeur. Du moment que Daniel n'avait pas à payer les pots cassés, c'était toujours mieux que l'inverse.

Max lui donna une accolade chaleureuse, presque passionnée, accompagnée de tapes viriles dans le dos et de petits coups de poing espiègles.

— Alors, frangin ! Tu es là finalement ! Tu es *vraiment* là ! *Yessss !*

Il partit d'un rire sonore et, joignant ses poings serrés en un geste de victoire, il leva les yeux au ciel comme pour remercier un dieu invisible.

Daniel sourit à son tour, d'un sourire prudent.

— Évidemment que je suis là. Ça fait plaisir de te voir. Tu as l'air en forme.

— L'état général est stable. Et toi, comment ça va ? Ne me dis pas que tu as toujours cette barbe ridicule ! Elle est pire que jamais. Ça m'étonne qu'ils t'aient laissé monter dans l'avion. On dirait un taliban.

Max lui tira la barbe d'un air taquin.

— Moi, elle me plaît, se défendit Daniel en faisant un pas en arrière.

— Vraiment ? Max s'esclaffa. Et ces lunettes ! Tu les as trouvées au marché aux puces ou quoi ? Pourquoi tu ne portes pas de lentilles de contact comme tout le monde ?

— Ça ne me dit rien de m'enfoncer des trucs dans les yeux. Ça doit être désagréable.

— N'importe quoi ! Mais c'est vrai que c'est casse-pieds. Ça fait des années que j'ai envie de me faire opérer des yeux, mais je n'ai jamais trouvé le bon moment. Ça prend deux semaines à cicatriser. Deux semaines ! Je ne trouverai jamais le temps. Bon, d'abord on va poser tes affaires chez moi, ensuite on va dîner au restaurant. Ils servent de la truite aujourd'hui, j'ai regardé le menu en cachette. Où est ta valise ?

— Le personnel l'a montée dans une chambre réservée aux visiteurs.

— Une chambre réservée aux visiteurs ? Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Tu es *mon* invité. Il n'y a aucune raison que tu n'habites pas *chez moi*.

— Mais tu habites où ?

— J'ai un petit chalet juste à côté. C'est simple mais confortable. Une chambre réservée aux visiteurs, je rêve ! C'est la clé que tu as là ?

Max prit la clé munie d'une plaque en laiton des mains de Daniel, et se dirigea vers l'ascenseur.

— Attends-moi là, ordonna-t-il en appuyant comme un forcené sur le bouton.

Après trois secondes, il perdit patience et s'élança dans l'escalier dont il gravit les marches quatre à quatre.

Sonné, abasourdi, Daniel resta figé sur place. Déjà vaincu, dominé, écrasé. L'attaque avait été immédiate.

Quelques minutes plus tard, Max fut de retour avec sa valise. D'un pas alerte et résolu, il franchit la porte d'entrée, descendit les marches imposantes du perron et traversa le parc. Daniel lui emboîtait le pas docilement. Avait-il vraiment le choix ?

— Ça a l'air bien ici, dit-il pour faire la conversation, lorsqu'il eut rattrapé son frère. Le personnel est agréable. Pas de blouse blanche.

— Non. Pourquoi est-ce qu'il y aurait des blouses blanches ? Personne n'a jamais été guéri par une blouse blanche, que je sache. J'aime bien les tailleurs que portent les hôtesses. C'est classe. Et sexy. Tu ne trouves pas ?

— Oui, peut-être bien.

En bordure du parc, un peu plus haut, se trouvaient quelques chalets en bois construits dans un pur style montagnard. Max ouvrit la porte de l'un d'eux et fit signe à son frère d'entrer.

— Bienvenue chez moi. Qu'en penses-tu ?

Des meubles rustiques en pin ornaient l'unique pièce du chalet, dont les murs étaient flanqués de bancs recouverts de coussins aux motifs folkloriques. Il y avait une cheminée, un coin cuisine et un lit, séparé par un rideau.

— Ils ont des chalets plus luxueux, mais j'aime bien son côté pittoresque, fit Max en posant la valise de Daniel avec fracas. Tu dormiras sur la banquette. Ce n'est que pour une nuit, tu t'en sortiras ?

— Tu habites seul ? s'étonna Daniel.

— Évidemment. Je n'ai aucune envie d'habiter avec qui que ce soit. À part toi, bien sûr. Non, je veux avoir mon chez-moi. C'est l'avantage avec ce genre d'endroit. Tu peux choisir ce qui te convient le mieux. Allez, on va dîner. J'espère que tu n'as pas mangé dans cette horrible auberge où le chauffeur de taxi fait toujours étape. Je pense qu'il doit avoir passé une sorte d'accord avec eux.

— Non, on a seulement pris un café.

— Parfait, alors tu apprécieras certainement la truite fraîche – c'est la spécialité de la maison – arrosée d'un vin d'Alsace. Ou autre chose. Mais je recommande la truite.

Avant le dîner, Max voulut montrer le domaine à son frère.

La clinique était plus grande que Daniel l'avait cru en arrivant. Outre le bâtiment principal de style ancien, elle comprenait quelques constructions modernes dotées de façades vitrées, le tout ceint du magnifique parc dans lequel des gens se mouvaient d'un pas souple. La plupart d'entre eux portaient des tenues décontractées, ressemblant davantage à des vacanciers en pleine santé qu'aux patients d'un centre de réhabilitation. Daniel devina que leur présence ici, tout comme celle de son frère, était due à des troubles d'ordre psychique.

— À propos, tu joues au tennis ? demanda Max. On peut réserver un court pour demain matin, si tu veux.

— Non merci.

— Autrement, tu as un centre de remise en forme juste là : salles de sport, tennis de table, et même un très bon cours de gym.

Max indiqua le grand bâtiment qu'ils venaient de contourner.

À l'arrière se trouvait une piscine. Allongés sur des transats blancs, quelques patients s'abreuvaient du soleil de fin d'après-midi. Une main en visière, Daniel les observait avec un léger étonnement.

— En lisant dans ta lettre que tu te trouvais dans une clinique de réhabilitation, je m'étais imaginé un endroit très différent. Plutôt une sorte d'hôpital.

Max hocha la tête.

— C'est une clinique privée, comme tu as dû t'en rendre compte. Réservée aux patients qui ont les moyens.

— Combien coûte un séjour ici, d'ailleurs ?

Max fit la grimace et secoua la tête, comme si le sujet était bien trop douloureux pour être abordé.

— Bien plus que je ne peux me permettre. Jusqu'à présent, j'arrivais à m'en sortir. Mais s'ils ne me déclarent pas guéri bientôt,